

## Le tic tac de la vieille horloge parut s'arrêter.

Quelque chose grinça, gémit ; et de la gaine bombée en cercueil, l'heure s'échappa, petite âme sonore et fêlée, triste d'annoncer le crépuscule d'hiver.

Denise Cayrol piqua l'aiguille dans la toile étalée sur ses genoux. Fatiguée, elle se renversait un peu contre le dossier de sa chaise. Un jour diffus, par deux fenêtres voilées de blanc, remplissait la salle à manger. Le bahut de noyer, à quatre portes, à demi-colonnes torsées, occupait le panneau du fond. Une ligne de feu vermeil marquait la porte du poêle. Des lithographies coloriées s'effaçaient, dans leurs cadres noirs, sur la boiserie grise des murs. Entre deux têtes de chevreuils naturalisées, brillait l'or ancien d'un baromètre.

Comme il y avait des piles de draps sur la table et un panier de fruits, la grande pièce carrelée, un peu humide, sentait le cellier, le linge lavé, la pomme mûre.

Denise passait doucement sa main sur ses paupières. Le dé, qui s'était usé aux doigts de l'aïeule et de la mère défuntes, mettait un reflet d'argent sur sa tempe blonde.

Elle appela :

— Fortunade !

La couturière campagnarde n'entendit pas, ne bougea pas. Assise dans l'embrasure de la fenêtre, la taille courbée, les genoux remontés, les pieds soutenus par une chaufferette, elle n'était qu'une ombre ébauchée contre la pâleur du rideau.

— Fortunade!... On n'y voit plus... Laisse ton ouvrage, mon enfant. Va demander la lampe à Françounette.

— Oui, mademoiselle.

L'ombre se dégageda des plis de la mousseline. Les ciseaux tintèrent sur le carrelage. Fortunade avait disparu.

Mademoiselle Cayrol se leva, ramassa les ciseaux et les remit sur un tabouret, parmi les étuis et les bobines. Debout, pensive, enveloppée des plis légers et laiteux du rideau, elle regarda le paysage trop familier qu'elle n'admirait plus.

C'était, d'abord, un morceau de jardin, étroit devant la maison, clos par une porte grillée, et qui se développait à droite, en formant terrasse sur le chemin. Par-dessus le mur, à travers le léger treillage en fil de fer, Denise apercevait la gorge de la Monadouze, les parois découpées et ravinées, granits bleuâtres, bruyères roussies, mousses vertes et vives, lierres arborescents, et, çà et là, quelques fûts argentés de bouleaux, des pins tordus sur l'abîme, des bouquets de ces petits chênes dont les feuilles cuivrées persistent jusqu'au printemps. D'autres vallées s'enchevêtraient, d'autres montagnes superposaient leurs ondulations lentes, leurs larges plans violets sous le ciel gris. Ces vagues de la terre limousine se haussaient, s'abaissaient, figées dans leur élan éternel vers les "causses" calcaires du Lot. Sur la plus lointaine crête, le soir écarlate, brasier mal éteint, fumait encore...

Et déjà la cendre nocturne tombait sur Monadouze. Des feux s'allumaient au flanc du ravin et le grondement des quatre cascades montait, plus distinct et plus fort, dans le silence.



Gimel - La Grande cascade - (AD19 SFi 85/86)

Denise ne voyait pas les cascades ; elle ne voyait pas le village tassé à la pointe d'un promontoire, avec ses ardoises et ses chaumes, sa pauvre église, sa tour féodale écornée et percée à jour. La maison du docteur Cayrol était bâtie hors de Monadouze, sur le chemin en corniche qui tourne et rejoint la route de Tulle. Isolée, elle dressait fièrement ses hautes cheminées, son toit quadrangulaire, écaillé d'ardoises bleues, ses lucarnes de grenier en accent circonflexe. Face au midi, elle recevait le soleil par toutes ses fenêtres qui avaient de petits carreaux à la mode ancienne, quelques-uns verdâtres et ternis. Les bruits du village ne parvenaient pas jusqu'à elle, mais elle s'éveillait aux appels des cloches, et, sans cesse, la rumeur des chutes l'enveloppait...

Denise aimait cette plainte des eaux brisées qui change selon les jours et les saisons, enflée après l'orage, amortie sous la sèche canicule, grossie et menaçante quand fondent les hautes neiges, en avril. Depuis que les Cayrol habitaient Monadouze, cette plainte se mêlait aux petits chagrins, aux joies modestes, à toute la vie laborieuse, chaste et quasi conventuelle de la jeune fille.

Comme elle était triste, cette voix, dans le crépuscule de décembre ! Elle semblait un grand appel haletant et sanglotant, sorti des profondeurs déchirées de la terre. Et cet appel ébranlait les assises rocheuses qui portaient la maison, et les murs vieux de trois siècles, et le cœur de Denise dans son jeune sein.

Elle appuya son front contre la vitre, dont la fraîcheur mouillée la saisit... Et elle s'étonna d'être émue, sans cause, et trop sensible à la mélancolie de l'heure et du lieu... Pourquoi?... Elle n'était pas nerveuse, mais robuste et bien équilibrée, satisfaite de sa vie qu'elle n'imaginait pas différente, bien qu'elle eût déjà vingt-sept ans.

Elle pensa :

“Je suis inquiète : mon père ne revient pas !”

Elle chérissait son père par-dessus toutes choses.

Après la mort de sa mère, quand le docteur Cayrol l'avait retirée du couvent, elle s'était donnée à lui, de toute son âme, parce qu'il était pauvre, solitaire et méconnu. Elle avait accepté de vivre avec lui, dans leur pays d'origine, dans ce village qui n'avait jamais eu de médecin et qui avait encore ses "rebouteux" et ses jeteurs de sorts. Là, comme le Bénassis de Balzac, Cayrol représentait la science, le progrès, la civilisation... Quelles luttes, depuis onze ans, et quels déboires! L'hostilité du curé s'était apaisée plus vite que la rancune du sorcier — du *metje*<sup>1</sup>, — pourchassé, démasqué, traîné en justice...

Puis, c'était le grand rêve avorté du Sanatorium populaire, à prix très réduits, édifié sur le plateau stérile des Champs de Brach. Une société s'était constituée; on avait recueilli des souscriptions... Maintenant la bâtisse commencée croulait sous les pluies; les "formes" de fer se rouillaient dans la bruyère. Le Sanatorium n'était plus que cette chose lamentable: une ruine neuve, où nichaient les chouettes et les vagabonds. Le docteur se débattait contre les gens de loi et les gens d'affaires; sa petite fortune était compromise, son temps gâché par des procès inextricables.

Et cela, c'était la secrète souffrance, l'unique souffrance de mademoiselle Cayrol... Résignée à la solitude, à la demi-pauvreté, à la virginité d'Antigone, elle ne se demandait jamais si elle était heureuse ou malheureuse: elle n'avait jamais pleuré que sur la douleur d'autrui.

La porte s'ouvrit: la lampe rayonna. Le crépuscule, chauve-souris tremblante au filet pâle des rideaux, s'envola soudain, — et avec lui les peurs obscures, les pressentiments inavoués qui frôlaient l'âme de Denise.

Elle alla prendre sa chaise, son tabouret, le drap qu'elle avait commencé d'ourler, et elle s'installa près de Fortunade, dans le cercle lumineux rabattu par l'abat-jour de carton vert.

1. «Mage», sorcier, en patois limousin.

La clarté tombait sur le blanc cru de la toile et sur les mains des jeunes filles. Celles de Fortunade étaient hâlées, déformées par les gros travaux, mais celles de Denise, fines sans mollesse, ressemblaient à de très petites et très jolies mains de garçon. Plus haut, la pénombre adoucie baignait le caraco noir de la couturière et le corsage de Denise, en étoffe brune où glissait une mince chaînette d'or. Sous des bandeaux noirs, bien lissés, le visage de Fortunade était tout puéril : front bombé, profil dolent, bouche serrée et boudeuse. Mais Denise Cayrol était une vraie femme, aux épaules larges, à la gorge pleine. Ses traits irréguliers n'étaient pas beaux ; ils plaisaient pourtant. La bouche était si fraîche sur des dents si pures ! Il y avait tant de claire raison, tant de bonté lumineuse dans les yeux nuancés de gris et de vert ! Les cheveux tressés en couronne, épousant la forme classique de la tête, étaient blonds, du blond assourdi, un peu cuivré, qu'ont les feuillages en novembre. Nuance rare et délicieuse qui, d'année en année, s'al-térait et qui s'éteindrait avec l'âge en un châtain doux et banal.

— Monsieur le docteur a pris sa bicyclette, dit Fortunade qui devinait le souci de mademoiselle Cayrol. Il aura le vent contre lui, pour revenir...

— Il a dû voir tous nos fournisseurs de Tulle : le peintre, le menuisier... Ces gens-là nous manquent de parole, et la chambre blanche ne sera pas prête quand monsieur Jean Favières arrivera.

— Ça ne vous ennuie pas de prendre un pensionnaire ?

— Non.

— Un malade que vous ne connaissez pas ?

— C'est le filleul de mon oncle Albert Lapeyrie, un tout jeune homme, presque un enfant, qui est bien malade et bien malheureux.

— Il n'a pas de famille ?

— Sa mère est remariée. Il vit seul. Il a toujours vécu seul.

— Eh bien ! il a de la chance de tomber chez vous !

Depuis un mois, tout le village s'intéressait au “Parisien” poitrineux qui allait vivre ou mourir chez les Cayrol. On savait que le docteur lui réservait une chambre toute remise à neuf, avec des meubles blancs et polis comme la plus belle porcelaine, — une idée de riche, assurément ! Fortunade demanda :

— Et quand viendra-t-il, ce monsieur Favières ?

— Vers la Noël... Il est trop souffrant encore pour voyager. Il se repose, à Paris, chez mon oncle... Oh ! Fortunade, il est près de huit heures. Mon père est sur les chemins, à bicyclette... Il rentrera bien fatigué.

— Ne vous désolez pas, mademoiselle... Je resterai pour vous faire compagnie. La mère et le “grand” ne seront pas en peine de moi... Et puis, le monde ne manque pas, chez nous... On fait la *velhade*<sup>1</sup> ce soir...

Denise sourit :

— Pour les châtaignes?... Alors, Lionassou, du Bourg d'Eyrein, viendra...

— Le Lionassou?... Ah ! mademoiselle, faut pas croire tout ce qu'on raconte... Est-ce que j'en fais cas, du Lionassou?... Un gars si fier, parce qu'il est riche et qu'il n'a pas le nez de travers... Le roi n'est pas son cousin, qu'il dit... Mais Fortunade Brandou ne sera point sa femme... Lionassou Galhar, du Bourg d'Eyrein!... Un sot, un avare, et, avec ça, glorieux comme un pou sur un habit de velours... sauf le respect, mademoiselle!...

Une onde de sang vermeil montait sous la peau fine, jusqu'aux cheveux de Fortunade. Elle pinçait les lèvres et tirait l'aiguille d'un geste inégal... Denise la regardait avec une pitié tendre.

1. Prononcez : «Veillade», veillée.